

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 10

Artikel: La panique au combat
Autor: Kissel, Hans
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342768>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

devons résoudre sur le territoire exigü de la Suisse, où il est encore aggravé par la menace de troupes aéroportées et de l'arme atomique. Nous l'avons déjà abordé¹. Fondé sur les enseignements que l'on peut retirer des opérations menées par l'un des plus grands chefs de la Wehrmacht, nous nous proposons d'y revenir dans un prochain numéro.

Colonel E. LÉDERREY

Ouvrages consultés : *Befehl im Widerstreit*, du général Heusinger (Tuebingen 1950), *Soldaten unter Soldaten*, du général v. Choltitz (Zurich 1951), *Verlorene Siege*, du maréchal v. Manstein (Bad Godenberg 1955), *Der Feldzug nach Stalingrad*, du général Doerr (Darmstadt 1955) et *Nach Stalingrad — 48 Kilometer*, de Hort Scheibert (Heidelberg 1956).

La panique au combat

La conclusion de la remarquable étude du général Kissel sur la panique a déjà paru en traduction dans cette revue en juin dernier. Plusieurs lecteurs nous ayant demandé d'en traduire le texte entier, nous en publions ci-dessous une première partie, parue en allemand dans l'Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift. (Rééd.)

La peur est provoquée par des perceptions des sens où le sujet, à tort ou à raison, voit la menace de graves dangers pour sa vie ou pour sa santé. Comme c'est un des phénomènes psychologiques les plus fondamentaux, tous les êtres humains y sont sujets, bien que dans des proportions fort variables, en raison de la réceptivité très différente d'individu à individu : on peut donc distinguer des types craintifs et peureux et des types intrépides et inébranlables.

Comme la guerre est par excellence le règne du danger, les individus intrépides font naturellement les meilleurs soldats.

¹ Voir le numéro de janvier 1955 de la présente Revue.

Les événements les plus surprenants et les plus effrayants les émeuvent peu ou pas du tout ; ces braves apprécient même l'excitation du danger et sont en conséquence les moins exposés à la panique. Mais ils sont si rares qu'aucune armée moderne ne peut limiter son recrutement à ce type « d'impavides », d'autant plus que seule une partie d'entre eux est apte au commandement.

Il n'est d'ailleurs pas possible de déceler avec sûreté cette catégorie d'hommes en temps de paix, même à l'aide de tests psychologiques et en les soumettant aux épreuves usuelles de courage. C'est l'opinion du chef du service psychologique de l'ancienne armée allemande, lui-même combattant éprouvé des deux guerres mondiales. Seule, selon lui, la guerre peut opérer le tri.

Le plus grand nombre des mortels manifestent précisément leur courage en domptant leur sentiment de peur à force de volonté. Celui qui, saisi par l'angoisse, conserve néanmoins son équilibre et le libre usage de sa raison, se place par cela même au niveau des braves et des intrépides. La répugnance instinctive de l'homme à passer pour un lâche, la conscience de ses devoirs envers la communauté, son sentiment naturel de la camaraderie et son souci d'assistance mutuelle dans le besoin, concourent à l'y aider. La discipline inculquée et la crainte d'une sanction peuvent également remédier aux défaillances de la volonté.

L'apparition soudaine d'un danger, réel ou supposé, peut transformer la peur en un paroxysme d'horreur et d'épouvante, provoquant un choc psychique qui rétrécit brusquement la capacité de perception, obscurcit la pensée et la volonté ou même les paralyse tout à fait. Le sujet cesse alors de maîtriser les réactions sollicitées par les perceptions des sens. « Il perd la tête », selon la forte expression consacrée. Seul, l'instinct de conservation tout-puissant le domine encore. Selon ses dispositions personnelles et les circonstances du moment, il est envahi d'une paralysie qui lui interdit toute action ou bien il n'accomplit que des gestes purement instinctifs, dont le seul

but est de sauver sa vie qui lui paraît menacée. C'est dans la plupart des cas une fuite éperdue, presque toujours la pire des solutions.

L'individu victime d'un tel choc reprend souvent très vite ses esprits. Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit d'une masse, par quoi nous entendons, au sens normal de ce terme, un rassemblement d'individus différents, par exemple de nationalité, de sexe et de profession. Quelques individus seulement peuvent déjà former une masse. Les psychologues donnent cependant à l'expression « masse » ou « foule », ainsi que l'emploie le médecin et psychologue français Le Bon¹, une autre signification. La « foule psychologique », dans certaines circonstances seulement, acquiert des propriétés tout à fait différentes des caractéristiques distinguant les individus qui la composent. « Mille personnes rassemblées par hasard sur une place publique sans but particulier ne constituent pas une masse au sens psychologique de ce terme. Pour qu'elles assument les caractéristiques particulières d'une masse, il est nécessaire qu'elles soient soumises à l'action d'un agent commun. » Ce n'est que lorsque cet agent se manifeste — par exemple le choc psychologique consécutif à une menace réelle ou imaginaire — que le ramassis des individus se fond en un tout régi par ses propres lois. « La personnalité consciente s'efface, les sentiments et les idées de tous s'orientent dans la même direction. Une âme collective surgit, variable certes, mais d'une nature toute particulière. »

Deux caractéristiques distinguent et définissent cette âme collective : l'individu acquiert dans la masse un tel sentiment de puissance qu'il cède à des poussées et accomplit des gestes qu'il se serait interdits s'il n'avait été laissé qu'à lui-même ; il se révèle d'autre part si accessible aux influences de caractère hypnotique qu'il participe à des pensées et à des actions entièrement contraires à ses propres penchants.

La nature de cette âme collective explique pourquoi la

¹ GUSTAVE LE BON : *Psychologie des Foules*.

panique est *contagieuse* comme une épidémie et pourquoi, à la différence de l'individu victime d'un choc, un plus long délai est nécessaire à la foule jusqu'au reflux et à la dissociation de la « masse psychologique ».

DE LA PANIQUE MILITAIRE

La panique militaire relève également de la « loi de l'unité mentale des foules » formulée par Le Bon. La libération de l'instinct de conservation et l'effacement du sens de la responsabilité personnelle dénouent les liens de la discipline inculquée et, par le jeu de la contagion réciproque, transforment une troupe en un amas d'individus sans chefs. « Une troupe ainsi débandée perd toute valeur au combat ; une telle « masse humaine » devient un danger pour toutes les formations voisines ». ¹

Bien que les remarquables conclusions de l'étude parue dans la *Wehrkunde* nous paraissent pertinentes pour la plupart, il importe de relever ici que les chocs psychologiques n'affectent pas une troupe seulement à son baptême du feu. Il est vrai, sans doute, qu'un événement soudain et inconnu suscite une peur plus vive que l'impression produite par un fait déjà familier. Mais on ne peut contester que des troupes très aguerries ont aussi succombé à la panique et que la capacité de résistance d'une armée à cet égard peut non seulement s'améliorer au cours d'une guerre, mais aussi s'amoindrir.

Comme nous l'avons déjà mentionné, la panique peut apparaître sous deux formes : la paralysie ou l'agitation. Dans le premier cas, l'homme cesse de tirer et se rend sans combattre ; dans le second, c'est la fusillade désordonnée ou le tir sur ses propres troupes, qui aboutit presque toujours, lui aussi, à une fuite panique.

¹ Revue « Wehrkunde », Munich, N° 3 /1954 : *Psychologische Schockwirkungen auf die Truppe beim ersten Einsatz* (Gemeinschaftsarbeit der Sektionen der Gesellschaft für Wehrkunde).

² L. S. A. MARSHALL : *Soldaten im Feuer*. Huber & C^{ie}, Frauenfeld.

Le problème de « l'abstention au feu » est récemment entré dans l'actualité à la suite de recherches effectuées dans l'armée des Etats-Unis. Celles-ci ont abouti à la constatation que, pendant la deuxième guerre mondiale et en Corée, dans les troupes bien instruites et aguerries, au moins les 75%, et dans les troupes encore inexpérimentées, jusqu'au 85% des fantassins au feu, se sont abstenus de faire usage de leurs armes. « Le commandant d'unité remarque bientôt qu'il est difficile de tirer ses gens hors du couvert à cause des projectiles ennemis et de la peur qu'ils provoquent. L'homme envahi par la peur perd toute volonté ; il ne peut se ressaisir ni songer à agir.² »

Ainsi l'auteur de cet ouvrage, colonel et chef des groupes d'enquête, impute en premier lieu à la « peur paralysante » l'abstention au feu des fantassins. Mais en attribuant ce phénomène à une autre cause, « la peur de tuer et non pas d'être tué », « parce qu'un être humain normal éprouve toujours une peine innée et généralement inavouée à tuer son prochain », il nous paraît se tromper. Selon l'expérience commune, la peur d'être tué surpasse toutes les autres manifestations de la vie. Lorsque celle-ci ne paralyse pas mentalement le tireur, elle suscite trop souvent en lui cette réaction bien connue d'éviter de se trahir par son propre tir, afin d'échapper à celui de l'adversaire. Un tel comportement est probable quand « le fantassin aux prises avec l'ennemi est laissé à lui-même », comme ce devait être la règle dans l'infanterie américaine selon les récits de l'auteur (formations de tirailleurs très dispersées et usage exclusif de trous individuels de protection).

Sans doute l'infanterie allemande a-t-elle compté aussi de nombreux « abstentionnistes au feu ». Bien que la proportion n'en soit pas connue, on peut admettre qu'elle a été inférieure à celle de l'armée américaine, pour la principale raison que les groupes de fusiliers allemands, plus petits, étaient plus faciles à surveiller et que leur instruction insistait fortement sur le travail collectif d'équipe. (Conduite du feu dans le cadre du groupe ; dans la défensive, « nids de fusiliers » à la place de trous individuels.)

Un défenseur s'expose à la reddition sans combat quand son adversaire le trouve figé par la peur ou par d'autres causes. C'est ce qui s'est produit plus d'une fois pendant le froid hiver 1941-1942, quand les soldats allemands, démunis de vêtements chauds, s'engourdisaient dans leurs trous de neige, incapables d'activité d'aucune sorte.

La fusillade désordonnée et surtout le tir sur ses propres troupes causent souvent de grosses pertes et entraînent toujours un gaspillage de temps ; elles provoquent surtout un affaiblissement moral et matériel. Depuis que la guerre existe, il y a toujours eu des « collisions » entre troupes amies. Tous les combattants du front des deux guerres mondiales ont fait de semblables expériences. Mais la plupart ne peuvent être certifiées : l'histoire des guerres se voile habituellement la face devant des incidents si déprimants.

Très souvent, la fusillade mutuelle de troupes amies a pour conséquence une fuite panique. C'est la forme la plus connue des défaillances auxquelles le soldat est exposé ; c'est de beaucoup la plus fréquente, la plus frappante et la plus lourde de conséquences pour tout le déroulement du combat. C'est pour cette raison que notre étude traitera surtout du phénomène de la « fuite panique ».

A la différence du fantassin pris à part, qui, dans la règle, peut être vite ramené à la raison, un délai considérablement plus long s'écoule pour une « foule psychologique » entre l'apparition de la panique et son reflux, en raison de la confiance en sa propre puissance qui caractérise cette masse et à cause des effets de la contagion. Le reflux se produit en général quand les forces physiques des individus sont épuisées ou quand un choc nouveau et agissant en sens contraire rompt le réseau de suggestions qui prévalait jusqu'alors. On peut donc proposer comme loi que la puissance et la durée d'un mouvement de fuite sont d'autant plus considérables que la foule était plus nombreuse et plus dense au moment où elle a subi le choc psychique.

Cette loi explique pourquoi, dans les formations militaires

qui sont ordonnées sur un espace étroit, une panique qui se déclenche en un seul endroit peut tout emporter irrésistiblement sur son passage, comme un fleuve débordant de son cours, et pourquoi autrefois, au temps des combats en ordre serré, une fuite panique pouvait balayer une armée entière, entraînant d'un coup la perte d'une bataille et même, assez fréquemment, celle de toute une campagne.

A l'époque du combat « décentralisé » et des petites formations, en revanche, le rayon d'action diminué des phénomènes de suggestion ramènera, dans les armées au combat, la plupart des paniques au niveau d'épisodes locaux, si l'on réussit à les contenir immédiatement. Il est nécessaire, il est vrai, de disposer à cette fin d'un grand nombre de chefs capables, qui puissent agir par leur exemple et leur énergie au moment décisif. S'il n'en est pas ainsi, les paniques locales dégèneront en vagues dévastatrices dont l'action paraîtra peut-être moins rasante, mais qui se propageront vers l'arrière sur un plus large front.

Dans son magistral récit de la bataille de Gawaiten-Gumbinnen, Kurt Hesse montre l'exemple d'une débandade générale, issue de nombreuses paniques locales et qui entraîna la perte de la bataille. L'effondrement de l'armée française en 1940 présente le même aspect. A la fin de 1941, les innombrables paniques locales devant Moscou amenèrent également les armées allemandes au seuil de la débâcle : elles ne s'en remirent jamais complètement.

Le colonel Pfülf¹ ne considère comme paniques que les phénomènes de désagrégation dus à des incidents « qui n'ont pas leur place dans le déroulement normal d'un combat ». Une troupe à bout d'énergie, épuisée physiquement et moralement, cède-t-elle à l'ennemi au point de se dissoudre en « une masse fluide d'éléments indistinctement mêlés », il ne voit là aucune panique. Le critère décisif, selon lui, est « l'absence de tout motif de retraite compréhensible et raisonnable ».

¹ *Die Panik im Kriege*, Munich 1908.

Mais ce bataillon qui, en 1944, devait tenir une tête de pont sur le Bug pendant toute une nuit, était lui aussi épuisé par de nombreuses journées de combats en retraite suivies de marches nocturnes¹. Une irruption de quelques blindés ennemis dans sa position le jeta aussitôt dans une fuite éperdue. Parvenus au Bug, de nombreux soldats se ruèrent dans ses flots et s'y noyèrent, bien que trois gués leur fussent signalés par des poteaux indicateurs. Toutes les armes lourdes et presque toutes les armes portatives furent perdues au cours de cette « folle débandade ». Ce n'est que sur la rive occidentale que le bataillon put être repris en main par le commandant de régiment, grâce à des « hauts-parleurs » qui hurlaient ses ordres par-dessus les flots. Malgré la pénétration des chars, la tête de pont put être tenue sur l'autre rive.

Selon Pfülf, la fatigue de la troupe et son équipement insuffisant en armes antichars devraient être considérés comme un « motif de retraite compréhensible et raisonnable » et l'on ne devrait pas qualifier son échec de panique. Nous inclinons au contraire à y voir une panique typique : sur les bords du Bug, les motifs de retraite n'étaient pas déterminants ; une fuite éperdue n'appartient pas « au déroulement normal d'un combat ».

La définition que propose Pfülf de la panique est évidemment trop restreinte. L'expérience montre en effet qu'à la bataille, la troupe doit généralement engager ses forces physiques et psychiques jusqu'à leur extrême limite, tant et si bien qu'elle se croit toujours « au bout de ses moyens ». Elle a presque toujours aussi le sentiment que telle ou telle arme lui manque. En revanche, « l'effet de surprise, la croyance en un danger réellement imaginaire ou l'exagération d'une menace minime » constituent rarement, et d'autres incidents, comme des actes de désobéissance, beaucoup plus fréquemment, la cause d'échecs auxquels nous ne refuserons pas, quant à nous,

¹ « Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift », numéro d'octobre 1953 : Generalmajor a. D. MAX SACHSENHEIMER : *Panzerabwehr der Infanterie*.

les caractéristiques de la panique. Citons à cet égard ces prétendus « ordres » parvenus anonymement « de la droite » ou de toute autre direction et auxquels souvent des unités entières obéissent avec empressement, croyant échapper ainsi, sans perdre la face, aux dangers de l'avant où « ça sent mauvais »¹.

Alors que stratégie et tactique sont en perpétuelle évolution, les hommes demeurent les mêmes avec leurs faiblesses et leurs défauts. « Même aux époques où un ardent patriotisme enflamme tous les cœurs, l'enthousiasme du plus grand nombre s'éteint sous la menace de la mort, les sollicitations de l'égoïsme étouffent tout idéal, les infirmités de la matière écrasent les forces spirituelles et l'instinct de conservation l'emporte sur l'esprit de sacrifice » : c'est ainsi qu'on a pu juger les forces morales du combattant allemand en 1870-1871 !²

Puisque l'expérience et la réflexion seront toujours en mesure d'expliquer de façon « compréhensible » une retraite et qu'une délimitation précise entre désobéissance et défaillance morale est impossible, l'acceptation du terme de panique militaire a besoin d'être considérablement élargie. Nous rangerons donc sous ce concept tous les échecs au combat dont l'origine, dans le cadre de la situation du moment, ne peut être attribuée à aucun facteur matériel dominant, et qui doivent être imputés bien plutôt à une défaillance morale ou — sous réserve des ordres en vigueur au moment où ils sont survenus — à un manque de mordant de la troupe ; leur manifestation, comme le cas d'une débandade éperdue, ne cadrant pas avec l'image normale d'un combat ordonné.

Mentionnons encore deux particularités que l'auteur de la présente étude a lui-même observées dans toutes les paniques auxquelles il a assisté pendant les deux guerres mondiales.

Premièrement, la fuite vers l'arrière affectait, il est vrai, la masse des soldats, mais jamais la totalité d'entre eux. Un plus

¹ L'auteur de la présente étude décrit un incident semblable dans son ouvrage *Gefechte im Osten*, chap. « Südlich Saporoshje im September 1943 » (E. S. Mittler u. Sohn GmbH., Darmstadt).

² FRITZ HOENIG : *Untersuchungen über die Taktik in Zukunft*, Berlin 1890.

